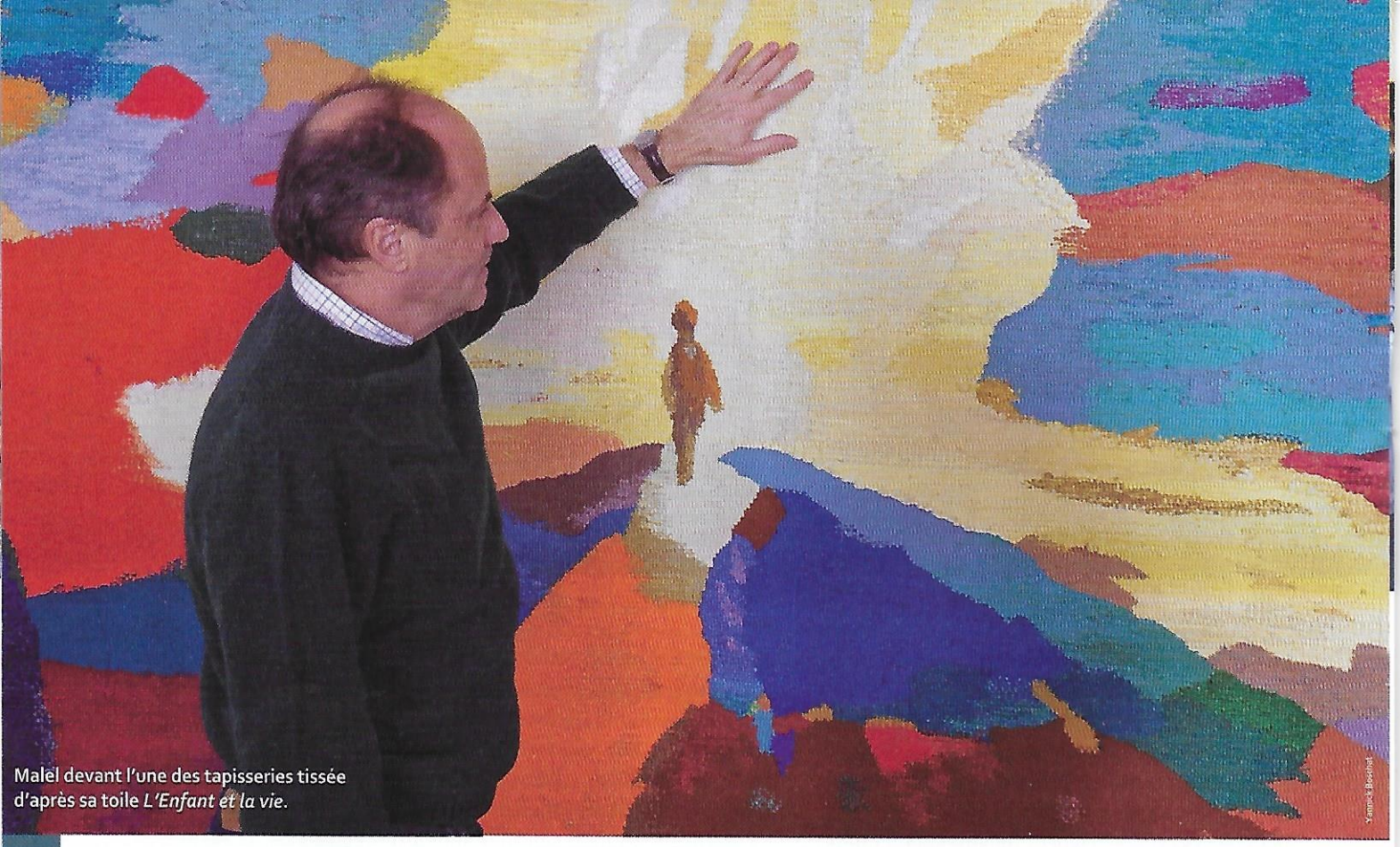


Malel devant l'une des tapisseries tissée d'après sa toile *L'Enfant et la vie*.

REPORTAGE

Les lissiers de la joie

L'Enfant et la vie, toile du peintre catholique parisien Malel, est en train de finir d'être tissée par Frédérique Bachellerie au sein de l'atelier A3 à Pantin. Cette tapisserie habillera un centre de soins palliatifs à Nantes : la Maison de Nicodème. _Paris Notre-Dame_ est allé à la rencontre de ces artistes, qui, main dans la main, travaillent à transmettre la joie.

Par Isabelle Demangeat @LaZaab

D'abord la lumière. Pas une lumière éblouissante, blanche ou crue. Mais une lumière chatoyante qui réchauffe. C'est ce qui apparaît tout de suite en découvrant les toiles de Malel. Les couleurs sont douces, printanières voire estivales. Il y a beaucoup de douceur dans le pinceau du peintre parisien. De la douceur et de la joie. Il se définit d'ailleurs comme cela, Malel. « J'aimerais être le peintre de la joie », sourit-il en virevoltant dans sa maison du 16e arrondissement. Là aussi, on sent la joie, la vie. Il y a de la couleur, des petits pères Noël peints sur du bois dans tous les recoins jusque dans… le rouleau de papier toilette. « Je ne veux pas encombrer les gens avec de la souffrance, confie Malel. Mais plutôt faire en sorte qu'ils aillent mieux. » Pour cela, le sexagénaire qui explique son pseudonyme par sa difficulté, enfant, à prononcer son prénom, recourt aux « dons de Dieu » : « les enfants, la nature, les chemins, le couple, les fleurs… » « J'aime beaucoup les fleurs, précise-t-il. Pour moi, elles portent en elles la vulnérabilité. Comme les hommes, elles poussent, grandissent, s'ouvrent, s'épanouissent, se fanent puis retombent en terre. Les fleurs changent tout le temps, vivent dans des jardins, comme les humains, en famille ou en groupe. » Dans ses toiles, elles apparaissent par touche et donnent à l'ensemble une pâte impressionniste. Une « pâte » que Malel a travaillée depuis l'enfance. Né en 1958 à Paris, celui qui se destinait initialement au droit et à la

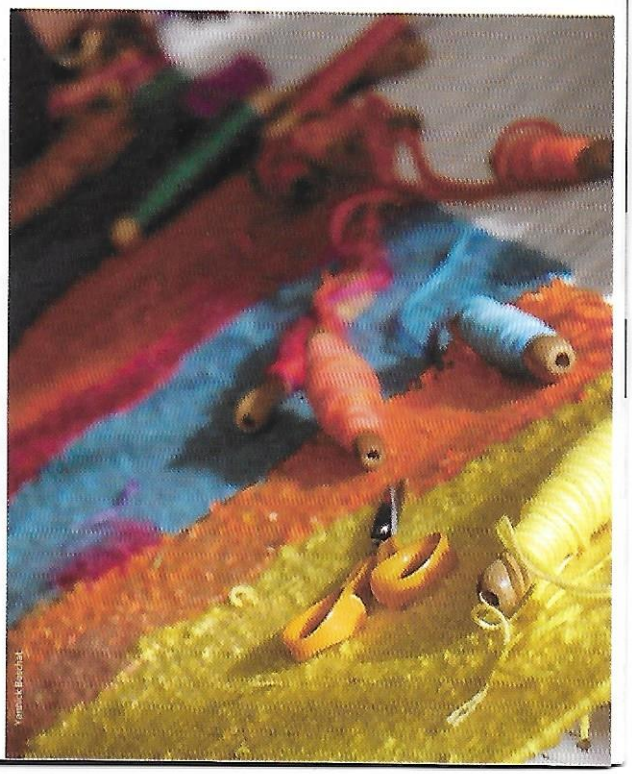
> « *J'entendais le métier respirer.* »
>
> Frédérique Bachellerie

finance, a bifurqué à 20 ans pour dédier sa vie à l'art. Il avait déjà commencé à peindre, en prenant des cours de modèle vivant. Mais il poursuit, affine son approche, travaille le portrait au sein de l'atelier du peintre Marc Avoy, puis la gravure à l'atelier du Montparnasse. Il apprend d'autres techniques, précise son regard. Parallèlement, il nourrit abondamment sa foi. Il va à la messe tous les jours, lit les Écritures, les textes du Magistère, suit des cours de théologie à l'Institut catholique de Paris… Dieu semble pour lui comme une évidence. Un jour, un prêtre lui pose la question de la vie sacerdotale ou religieuse. Malel, sentant que le célibat n'est pas pour lui, décline. Le prêtre lui dit alors : « Si vous ne voulez pas prendre cette direction, allez donc donner ce que vous avez trouvé aux autres. » Et Malel obtempère. Il donne des cours de catéchisme, crée un groupe de prière… et instille sa foi dans ses créations.

Dans *L'Enfant et la vie*, on l'aperçoit dans ce chemin de lumière qui s'ouvre devant l'adolescent. Mais aussi dans le visage de l'adulte, en retrait, sur la gauche, tel le Père qui, après avoir donné, laisse son enfant partir vers sa destinée tout en restant en arrière, dans l'ombre, comme pour le soutenir. Cette toile, initialement conçue pour le hall du centre scolaire Madeleine-Danielou de Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine) est en train d'achever d'être tissée pour habiller, au printemps prochain, un centre de soins palliatifs à Nantes (Loire-Atlantique) : la Maison de Nicodème. Car si l'artiste est connu pour ses peintures, il l'est aussi pour ses vitraux et pour ses tapisseries. Mais pour cet art, il se met en retrait et laisse la main aux lissiers de l'atelier A3 niché à Pantin (Seine-Saint-Denis) tout contre le périphérique longeant la porte de la Villette (19e).

Un travail qui s'apparente à celui d'un interprète face à une partition

Cet atelier est l'un de ces lieux qui échappent à l'espace-temps. Ce jeudi ensoleillé de décembre, une lumière rasante pénètre dans le local de type industriel. Elle illumine les trois grands métiers à tisser et les milliers de fils exposés sur les murs de l'atelier. Il y a de la laine : mohair, alpaga, laine simple… Mais aussi du fil de pêche, du fil d'or, du plastique, de la soie, du lin, du coton… Les matériaux utilisés ici sont très divers, pour mieux transmettre l'esprit, l'âme même, de la toile ou de l'objet d'art qu'ils auront à retransmettre en tapisserie. Car les lissiers qui travaillent ici ne sont pas de simples artisans. Leur travail relève davantage de l'art que de technique. Frédérique Bachellerie, qui confie être « tombée amoureuse des métiers à tisser en faisant leur découverte » et Peter Schonwald, qui confie être « tombé amoureux de Frédérique » et donc, par extension, de son art, ont la lourde tâche de retransmettre les toiles ou les objets d'art qu'on leur confie à travers la matière textile. « Notre travail s'assimile finalement à celui de l'interprète devant une partition composée par un grand musicien », explique Frédérique. Il faut déjà recevoir l'œuvre, essayer de la comprendre, en parler avec son auteur, la décrypter. Puis intervient le moment de l'agrandir et d'en tirer un « carton »,



À gauche : Frédérique Bachellerie, penchée sur son métier, sous le regard admiratif de Malel.

À droite : un vrai travail d'orfèvre.

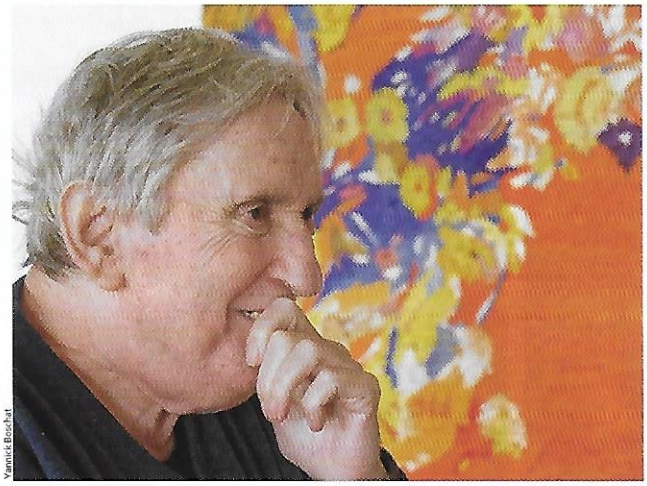
Yannick Boschat

Ci-dessus : l'atelier A3 a été ouvert en 1972 à Pantin (Seine-Saint-Denis), proche du périphérique longeant la porte de la Villette (19e).

Ci-dessous : Peter Schonwald.

sorte de « patron » qui conduira l'ensemble de la tapisserie. Celui-ci, représentant les moindres détails, est alors glissé sous la « chaîne » montée sur le métier à tisser. Penchés sur ce carton et sur la chaîne, les lissiers passent alors les « flûtes » (rouleaux de fils), une à une, pour constituer la trame de la tapisserie. Chaque fil est pensé pour parvenir à retransmettre l'esprit de l'œuvre interprétée. Souvent les flûtes sont constituées de fils de différentes couleurs et matières. Il s'agit ici de rappeler le coup de pinceau, l'impression donnée par celui-ci. Essayer, puis, parfois, reprendre, recommencer. On ne compte pas son temps, ici. On ne compte pas tout court d'ailleurs.

En arrivant en France, Frédérique et Peter, originaires de Hongrie, ont commencé à travailler la tapisserie d'art au début des années 70, à Paris. Un art que Frédérique avait appris au Chili et approfondi à Paris dans l'atelier de Pierre Daquin. Le couple vit très sobrement. « Nous avions un petit appartement, raconte Frédérique. Nous n'avions pas beaucoup de place alors, nous dormions sous le métier. La nuit, je l'entendais craquer, respirer, vivre, en fait. » Tout vit dans l'activité de ces lissiers : leurs différents instruments, l'œuvre d'art qu'ils ont à retranscrire, la tapisserie effectuée. C'est d'ailleurs peut-être ce même élan de vie qui a réuni Malel et le couple de lissiers dans les années 90. Tous trois ont à cœur de transmettre, le mieux possible, le beau, la quête d'absolu… la joie.



Yannick Boschat

Quelques chiffres

- **1972.** Année de la création de l'atelier A3.
- **4.** C'est le nombre de mois, en moyenne, passés à tisser une œuvre.
- **800.** C'est le nombre de tapisseries effectuées par l'atelier A3 depuis 1972.
- **110.** Peter et Frédérique ont travaillé avec près de 110 artistes.
- **6.** C'est le nombre, maximum, de tapisseries qui peuvent être tissées d'après la même œuvre d'art.